

# Quand finit la jeunesse : [suite]

Autor(en): **Marcel, Etienne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 52

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189555>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mettrè bas, sarai ou rudo lulu, et que lai baillèrai sa felhie ein mariadzo avoué dozè millè francs dein son fâordai et la maïti dè son royaume. Lo rai cou-dessai dinsè lai promettèrè mè dè toma què dè pan, kâ sè peinsavè que lo pourro gaillâlâi allavè passâ, et que jamé on n'eïn volliavè ourè reparlà. Et po l'eïncoradzi, lai fe derè que mettâi dè pequiet dou z'escadrons po allâ avoué li.

Lo tailleu, que trovavè la felhie dào rai bin galéza et tota dzeintrollietta, sè peinsâ que porrai pe mau réussi, et fe repondrè ao rai que sè tserdzivè dè cliiâo géants; mâ que ne savâi pas què fèrè dè dou z'escadrons dè chassu à tsévau, et que sarai bin la nortse que n'hommo qu'eïn a tiâ 7 d'on coup, ne pouèssè pas fèrà façon dè dou chenapans dè géants. Lo rai rizâi dein sa barba et sè frottavè lè mans dè la boune idée que l'avâi quie z'u po sè débar-rassi dè cé terriblio brize-fai, et vollie tot parâi que la cavaléri aulè on bet avoué li. « Sarâ d'obedzi dè martsî, se sè peinsavè, et ao moment dào dandzi, mè z'hommo sont bintout recévè. »

Lo tailleu modè don contrè lè géants: mâ quand l'est ao carro dào bôu, ye dit à la cavaléri dè l'atteindrè, que volliavè prâo fèrè solet. Cliiâo trou-piers ne demandâvont pas mi, kâ l'aviont 'na poaire dào diablo dè ell'escampetta et restiront à tsévau po sè poâi pe vito einsauvâ.

Lo tailleu eintrè don dein lo bou ein tsouyeint dè fèrè trào dé trafi ein martseint permi lè folliès chetsès, et bintout ye ve lè dou géants que drou-messont dézo onna daille et que ronclliâvont què dâi benhirâo. Noutron petit gaillâ, qu'à se n'idée, ramassè cauquiès pierrès que fourrè dein sa fata et coumeint l'étâi gaillâ dégourdi, grimpè coumeint on étiaïru su la daille.

(*La suite deçando que vint.*)

## QUAND FINIT LA JEUNESSE

### III

Dans le grand monde, dans le beau monde; dans le monde des riches, des élégants affairés et joyeux, on ne donne guère aux jeunes filles qu'une éducation de serre chaude, une croissance artificielle et presque toujours forcée. Dans ce milieu, on cultive la femme comme on cultive les pélagoniums, les camélias, les azalées et les orchidées. Il faut à la jeune fille un aspect attrayant, une brillante apparence, un extérieur soigné, une contenance agréable, comme il faut à la plante un coloris exquis et rare, une nuance à la mode et un feuillage délicat.

Mais le développement réel de la vigueur et de la beauté morale, mais l'esprit élevé, le sens droit, le cœur tendre et dévoué, qui les demande, qui s'en inquiète? Il suffit que la jolie et frêle créature plaise un instant et se marie; que la plante fleurisse aujourd'hui et se fane demain. Et certes, ce système peut être bon pour les arbrisseaux délicats qui n'ont guère qu'un jour de splendeur et de durée. Mais quelle valeur peut-il avoir pour les créatures humaines qui doivent vivre, penser, agir, souvent souffrir encore, après qu'elles ont eu leur heure, après qu'elles ne brillent plus?

Alors ce pauvre cœur inerte qu'elles ont longtemps oublié, les inspirerait, les soutiendrait et peut-être les ferait vivre. Mais elles l'ont amorti, elles l'ont condamné; dans ses longues années de torpeur, il est peu à peu devenu muet, insensible et stérile. Et désormais, elles ne sen-

tiront plus ses élans qui réchauffent, elles n'entendront pas sa voix s'élevant pour les consoler. Elles sont vieilles, elles sont délaissées, elles sont tristes; leur cœur est mort, c'est le monde qui l'a tué... Quelquefois, cependant, lorsqu'il n'est pas trop tard, malgré tout, il n'est qu'endormi, et la main de Dieu le touche, ou la voix d'un enfant le réveille.

Il eût été inutile, à l'époque où nous parlons, de chercher le mouvement et la vie dans le cœur de Gabrielle. Les élans généreux y étaient complètement engourdis, les pensées tendres ou fécondes y étaient plongées dans un profond sommeil: c'était en réalité le palais de la Belle au Bois Dormant. Seulement, il semblait avoir transmis tous ses feux aux magnifiques diamants de sa propriétaire, toute son activité à cet esprit vigilant et infatigable, à ces regards étincelants, à ces petits pieds mignons, qui, les uns les autres, s'agitaient, s'empres-saient, se multipliaient sans se lasser, dans leur joyeux élément de triomphes et de fêtes.

Et s'il en était ainsi avant le mariage de Gabrielle, ce fut encore après, bien mieux... ou bien pis. En effet, que pouvait faire une jeune mariée, une jeune femme, presque une jeune reine, qui avait tout: la richesse, l'élégance, l'esprit, la distinction et la beauté?... Son mari l'adorait, la foule l'admirait, le monde la gâtait, son cercle la portait aux nues. A Evian, à Biarritz, au Bois, à l'Opéra, aux Pyrénées, Gabrielle brillait, rayonnait, comme une étoile, trônait toujours et triomphait partout. On citait ses mots, on copiait ses toilettes, on enviait sa chevelure, son profil et son mari. Elle était fraîche comme à dix-huit ans, et elle ne mettait pas de rouge! blanche comme le muguet des champs sans l'aide de la poudre de riz! C'était incontestable, c'était complet et c'était inouï... Ainsi, dans ce tourbillon éblouissant de parures, de succès, de fêtes, Gabrielle régna cinq ans, ce qui est beaucoup, en somme, pour une semblable royauté.

Au bout de ce temps survint un joyeux événement dans la famille, mais aussi une certaine altération à la fraîcheur, aux charmes de la belle madame Duperré. Gabrielle devint mère; une toute petite héritière prit enfin sa place un jour dans son joli berceau.

La jeune femme, avouons-le, ne partagea qu'à moitié le grand contentement de son mari, qui se montrait radieux. Etre mère à trente ans, c'est chose grave, surtout quand on est femme du monde et reine de beauté, et quand, depuis l'âge de dix-huit ans, on a passé quelque deux mille nuits au bal! Ajoutez à cela que, jusqu'au dernier jour, Gabrielle n'avait pu se décider à renoncer au monde et à ses fêtes.

Aussi, après la naissance de sa petite Aline, elle fut prise d'une longue faiblesse et d'une accablante langueur. Par suite de cette circonstance, elle ne fut mère qu'à moitié; on éloigna d'elle le joli berceau blanc et le gentil baby rose. Aline resta confiée presque entièrement aux soins de sa nourrice, et Gabrielle fut condamnée au repos, au régime, dans la solitude de son château.

Elle s'y ennuya profondément tout un été, feuilletant des romans, essayant des partitions, commençant des broderies, et, le plus souvent, rêvant et baillant dans son fauteuil. Elle pensait alors, avec un douloureux serrement de cœur et un indicible regret, aux sites pittoresques de Bade, au séduisant bassin d'Arcachon, aux splendeurs de Vichy, de Dieppe, de Spa, enfin à tous ces charmants séjours dont elle était exilée, uniquement parce que la petite Aline était venue, et qu'en même temps étaient parties la force et la santé. Et elle se désolait alors, se trouvait bien misérable; elle déplorait son sort et désespérait de l'avenir.

(*A suivre.*)